



LA

P
R
O
F
O
N
D
E
U
R

DU LAC

PATRICK PELLETIER

Patrick Pelletier

La Profondeur du lac

© Patrick Pelletier, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5636-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes filles, deux soleils qui brillent au fond de mon cœur, nuit et jour.

« Il n'y a pas de lumière sans ombre. » — Louis Aragon

Un soir avant de m'endormir, dans mon lit, je repensai à ma vie. J'avais presque quarante ans. L'âge de raison chez l'adulte, je crois. On n'est plus un adolescent ni un vieillard, mais un fruit mûr. Pourquoi le compteur démarra-t-il à cette date précise du jour de mes trois ans ? Je le découvris aux confins de mes réflexions. J'avais besoin de confier cela à un ami qui saurait être discret, un support solide sur lequel m'appuyer. Un confident qui pourrait me comprendre. Tout comprendre. Sans me juger ni vouloir déterminer si j'avais choisi ma vie ou si c'était elle qui avait repéré en moi, le jour de ma naissance, le candidat idéal pour les épreuves à venir. Candidat dont la destinée le conduirait à se retrouver dans la peau d'un pilote de course, contraint de s'élancer à grande vitesse sur un circuit inconnu. Devant faire face à l'imprévisible.

À l'impensable, parfois.

À chaque tournant de ma vie négocié à l'aveugle, j'ai puisé la force nécessaire dans ce qu'elle a de plus beau. Poussé par un instinct de survie qui n'a jamais baissé les bras afin de revenir sur la bonne trajectoire.

L'envie d'en parler pointa le bout de son nez, puis celle de coucher cette vie sur le papier. Une sorte de journal de bord, plus ou moins enfoui dans l'essence même de ce que j'étais. Après des années de gestation, ce besoin vital faisait surface. J'ai voulu le freiner au début. Qui étais-je pour croire que ma vie était importante, même à mes yeux ? Néanmoins, ce besoin était profond et ne mourait pas, au contraire. J'ai pensé utiliser un dictaphone, mais je préférais l'écrit. Peut-être pour le silence. Dans une papeterie, je me procurai un grand cahier ligné, servant aux dictées des élèves. Ici, ce serait la dictée de ma vie. Un exercice bien personnel, pour moi seulement, pensai-je au début. Et puis non, pas simplement pour moi, mais aussi pour ma fille, et pour toi, lecteur ou lectrice, qui me lis en ce moment même.

La nuit sera longue, très longue...

1

Toute personne adepte de la vitesse sait que plus on va vite, plus on doit anticiper le moment de l'action, le mouvement. Il se passe alors quelque chose de particulier : une sorte de vision au ralenti... de l'accélération. Un paradoxe nécessaire qui procure la sensation bien réelle que plus on va vite, plus les événements et les gestes semblent se déployer avec lenteur.

Limiter le risque d'erreur. Accroître le niveau des performances. Le dépassement de soi tant recherché est alors atteint. C'est un mélange de concentration extrême et de maîtrise de l'adrénaline.

Il est quasiment obligatoire pour un pilote de pratiquer régulièrement un sport ou un loisir d'appoint qui favorise la concentration et la relaxation. Mettre au repos le système nerveux afin qu'il contrôle, le moment venu, le système musculaire de manière optimale. En dehors des pratiques courantes telles que le golf, j'ai souvent puisé beaucoup d'énergie dans l'eau, notre milieu d'origine depuis la nuit des temps. Un retour aux sources. Sentir ses caresses sur ma peau et entendre les sons devenir flous.

J'ai pratiqué la nage avec palmes – excellent moyen de faire le vide pour mieux me ressourcer – mais également des activités simples comme observer un lac, sa profondeur. Un bon moyen de plonger dans une réflexion abyssale. C'était mon truc à moi grâce auquel je visionnais les manœuvres à reproduire pour la prochaine course et celles à éviter. Ce qui m'aida également à accepter certains drames de ma vie. Je me rendis compte au fil du temps et de l'eau que l'on ne mesurait pas la profondeur d'un lac uniquement en restant à son bord ou en cherchant à en toucher le fond. Lorsqu'on prend de la hauteur depuis le sommet d'une montagne ou en hydravion, s'offre à nous la possibilité de le contempler dans sa globalité, de comprendre parfois ses origines, son rôle dans l'environnement, dont il fait partie intégrante. Un peu comme notre existence.

Vu d'ici, et sous cet angle, dans ce pays nordique, cela lui confère une plus grande profondeur.

Me revient à l'instant l'itinéraire guidé par le soleil de Provence. Un trajet en voiture parcouru chaque fois que cela m'était possible, quand je n'étais pas à l'extérieur sur un circuit. Mon casque de pilote remis depuis peu, la disparition

de Pascal, agent et ami, datant de l'été précédent : des sensations encore vives. Lola, ma fille, n'avait que sept ans. Le retour de l'école lui procurait toujours un plaisir simple et immense. Elle me racontait ses péripéties de la journée, assise sur le siège arrière droit. Une place stratégique qui me permettait de garder le contact visuel pendant que nous échangeions sur un rythme soutenu. Le chemin devenait étroit et caillouteux. Les grands chênes paisibles qui l'avaient vue naître incitaient à lever le pied afin de mieux les admirer. Je me laissai glisser, peu pressé d'arriver. Les senteurs de thym et de romarin qui nous accompagnaient donnaient envie de s'arrêter et de partir gambader.

Il y a les devoirs d'école, l'entreprise de maçonnerie... Est-ce que j'ai pensé à laisser le portail automatique ouvert pour le passage du camion de livraison ?

Puis je fis un clin d'œil dans le rétroviseur à Lola afin de répondre à sa grimace.

— On arrive, ma grande. As-tu faim ?

— Je voudrais un bisou ! s'exclama-t-elle avec le désir de me surprendre, imitant un enfant plus jeune qu'elle.

— Miam ! Je vais te croquer à pleines dents. Reste attachée, ma belle pomme, plaisantai-je en voyant ses mains agripper le dossier, côté passager.

Ralentir. Le portail vert à ma gauche nous accueillant à bras ouverts attendrait le passage du voisin qui arrivait à contresens. J'arrêtai mon véhicule, prêt à le saluer d'un geste de la main. Puis la dernière réplique de ma fille et ce grondement qui faisait penser au bruit du tonnerre et qui provenait d'un épais nuage de poussière. Des craquements de branches d'arbres et ce camion en perdition qui apparut brusquement, au bout d'une folle course en pente sur notre chemin privé.

En une fraction de seconde, il se retrouva sur nous, rouge et à bout de souffle, le sifflement strident caractéristique des freins défectueux pour seule excuse. Il était déjà trop tard. Encore un camion : réminiscence de l'accident de ma belle Hollandaise quelques années auparavant. Je te raconterai.

Si je m'élançe, il nous percutera par l'arrière. Plus le temps de rétrograder ! Non ! Lola !

Dans un ultime réflexe, immobile, je donnai un dernier coup de volant à

droite, auquel je me cramponnai, afin d'atténuer l'inévitable choc. Relâcher la pédale de frein afin d'absorber l'énergie cinétique de ce monstre que je devais défier. Un autre craquement intérieur résonna dans ma tête : celui de mes vertèbres en train de céder. La poussière m'envahit en même temps que la douleur au dos dans une ronde interminable. Nous étions agrippés par ces mâchoires d'acier qui ne voulaient rien lâcher, jusqu'à l'arrêt. Prisonniers de ce camion dont les tôles plus épaisses venaient d'engloutir celles de ma portière.

Puis Lola, qui toussait par intermittence, hurlant de peur.

Elle est en vie. Ça va aller. Je suis calme. Je n'ai déjà plus mal.

Ma main gauche reposait sur la partie vaincue de ce camion à qui j'avais tant voulu donner un visage dans le passé. *Je le maîtrise enfin.* La boucle est bouclée. Je n'entendais plus ma fille, mais je savais qu'elle allait bien.

Mes sens n'étaient plus à fleur de peau. Des sentiments aux parfums variés m'emportèrent dans les volutes de fumée. Je n'avais plus de raisons de me battre derrière un volant. Lola aurait une belle vie.

De tout mon être, j'étais convaincu par la beauté et l'évidence de cette dernière pensée pour cette fillette. Mon enfant. Pourquoi nous sommes-nous retrouvés là, à cet instant précis ? Tout ce que je sais, c'est que je devais être au volant ce jour-là. Nul autre que moi ne le pouvait. Une fois de plus, la mort me narguait. J'ai pensé qu'il serait plus facile qu'elle me touche plutôt qu'elle m'enlève ceux que j'aime.

Mon corps resterait marqué par cet accident : la colonne vertébrale fracturée à deux endroits, l'opération en neurochirurgie qui avait duré plusieurs heures. Je restai une semaine à l'hôpital. Pendant des mois, je souffris physiquement – au cou, au dos – à ne rien pouvoir soulever qui pesa plus de cinq kilos. Sonné, je pris des antidouleurs à base de morphine pour la première fois de mon existence. Je perdais, pour toujours, une partie de ma mobilité cervicale, m'éloignant à jamais du monde de la course automobile. Tout impact, même une simple chute, une marche « manquée », pourrait avoir de sévères conséquences. Cette fois, c'était sérieux. Curieusement, bien que je sois affecté et sous le choc, j'étais, d'une part, soulagé que Lola soit saine et sauve et, d'autre part, je savais que je n'aurais plus de décisions importantes à prendre concernant ma carrière de pilote. La vie – pas moi – avait décidé de mon sort pour les prochaines années.

Non, il n'y a pas de hasard.

Les risques encourus ; revers de la médaille en course automobile. La mort qui se cache à chaque sortie de virage, tapie derrière un arbre, un rocher ou au fond d'un ravin. Jamais demandeuse, mais toujours prête à t'accueillir. Défiance trop grande, excès d'adrénaline, problème technique ou erreur humaine. Difficile de prendre conscience parfois que tout va trop vite, trop loin. Souvent, trop tard. Peu de pilotes osent l'avouer, mais chacun sait que la moindre foulure, fréquente dans d'autres sports, peut lui coûter cher. Rendre visite à l'un d'entre nous à l'hôpital est toujours une épreuve personnelle. Le risque de créer une brèche. De voir se dessiner sous nos pieds la faille psychologique. Celle de l'invincibilité illusoire. Un collègue s'est un jour retrouvé hospitalisé : une commotion cérébrale. Non pas à cause d'un accident sur piste, mais à cause d'un accident de ski alpin. Il dévalait une pente quand il frappa un rocher, caché par la neige, qu'il n'avait pas vu. Les médecins le gardèrent dans l'état de coma artificiel. Il ne s'en releva jamais. À part quand il y a un accident mortel pouvant stopper la poursuite d'une épreuve, *the show must go on*.

Les enjeux financiers sont importants, comme la pression qu'exercent certains commanditaires afin que la visibilité de leur communication reste optimale. Ces impératifs ont notre bénédiction. C'est un moyen de combattre cette sensation de froid glacial dans le dos que l'on ressent à chaque crash. Cela aurait pu être moi, se dit-on. Ne pas laisser la peur s'immiscer en nous. Rester en selle quoi qu'il se passe. La vitesse est une drogue dure à laquelle les pilotes ne peuvent pas résister. Nous trouvons des raisons de continuer en justifiant ce choix périlleux. Vivre dangereusement, toujours.

Considérés comme de vaillants pilotes pleins de bravoure, nous n'en sommes pas moins des êtres humains, comme tout le monde, avec des familles, des enfants, que l'on ne veut en aucun cas laisser. Un sentiment nuancé et très particulier m'habita à partir du moment où j'eus conscience de faire face régulièrement au danger. La crainte que mes proches soient affligés par mon décès fut remplacée par celle de les laisser, si ma vie s'arrêtait brutalement. Ces personnes qui m'aimaient pour ce que j'étais, et non pas pour ce que j'accomplissais ou pour ma cote de popularité. Mes proches qui subissaient les risques que je prenais depuis le début, avec le secret espoir que je m'arrêterais, que je voudrais passer à autre chose, que je choiserais un métier plus traditionnel